LA LUMIÈRE



N° 166 — 27 AOUT 1894. — SOMMAIRE : A PROPOS DE LA PLUIE ET DU BEAU TEMPS. — CONDORCET (Lucie Grange). - HISTOIRES RACONTÉES PAR DES ESPRITS : « La mort de Condorcet. » (Condorcet et Hab). — CAUSERIE SUR LA PLURALITÉ DES MONDES (Lux). — NÉOLITA LA DRUIDESSE, fin (Christian fils). — FAITS SPIRITUALISTES. — BIBLIOGRAPHIE : Les prétendues découvertes sur le Christ, par Nicolas Notovitch, ouvrages divers.

A PROPOS DE LA PLUIE ET DU BEAU TEMPS

Terre, écoute la voix qui jamais ne se lasse
De frapper par les sens à la porte du cœur,
Embryon d'avenir ! par tout ce qui se passe,
Dieu dit à tes enfants d'espérer le bonheur.

J***

Tout est symbole dans la nature, il n'y a pas le plus léger phénomène qui ne nous parle un langage malheureusement trop peu compris. De bien belles leçons se trouvent pourtant écrites en lettres d'or et de feu dans cet admirable livre. Le lever, le coucher du soleil, la chaleur de midi, le jour, la nuit, le brouillard, la brise légère, le doux zéphir, le vent impétueux, l'orage plein d'éclairs, la pluie, la grêle sont autant de discours desquels nous ne retenons que l'impression matérielle, en nous en plaignant toujours, sans chercher dans ces phénomènes l'esprit qui les fait naître et l'enseignement que nous en pouvons tirer.

Pour nous, le soleil se lève par habitude, la pluie tombe le plus souvent pour nous contrarier ; il grêle pour punir les méchants et surtout ceux qui travaillent le dimanche. C'est du moins ce que débitent certaines âmes confites de dévotion, qui ne s'aperçoivent pas que le champ du juste a été ravagé comme celui du pêcheur ; rassurons-nous, Dieu n'est ni méchant ni colère, et ce n'est point pour cela que la grêle tombe sur notre enclos.

Je pourrais dire, sans trop me tromper, que le ciel reflète, comme un miroir, la conduite des hommes sur terre. Les mauvais temps, les orages, sont le reflet des troubles, des guerres inhumaines et sacrilèges que les hommes se livrent pour des riens. Voilà pourquoi le plus grand orage naît souvent d'un petit point noir, d'un nuage gros comme une hirondelle, qui grandit et embrasse tout le ciel en un moment ; de même que la colère commence par une impatience et se termine par un éclat effroyable, meurtrier, dévastateur.

Les brouillards, nous le savons tous, se produisent par des circonstances assez nombreuses. Pour ne parler que des plus communs, ceux qui se forment sur les rivières, ils proviennent de ce que la température de l'eau se trouvant supérieure à celle de la terre et de l'air environnant, il y a évaporation du liquide avec une tension plus élevée que celle qui peut être contenue dans l'air ; par suite, dans ce fluide, condensation d'une partie de la vapeur produite. Le brouillard est d'autant plus épais que l'air est plus humide, et la différence de température entre l'air et l'eau plus grande.

Lorsque plongés dans les vapeurs opaques et souvent infectes du brouillard, nous craignons de nous heurter à chaque pas contre quelqu'objet inerte ou une créature humaine, marchant comme nous les mains en avant, le regard fixe et inquiet, le moindre bruit nous trouble et nous nous arrêtons, attendant que notre vue, bornée, raccourcie, nous permette de voir l'objet qui nous pourrait nuire.

Malheureux au milieu de fumées épaisses et malsaines, sachant qu'au sommet des monts luit un resplendissant soleil, nous souhaitons ardemment qu'un doux zéphir dissipe ce voile gris, terne et triste qui nous ravit la lumière. Ce que nous demandons pour la sûreté de notre marche, pour la conservation de notre être, nous négligeons trop souvent de le demander pour le développement complet de notre esprit.

Le brouillard, c'est l'ignorance avec son cortège de doutes, d'hésitations, de faux pas.

Le soleil, c'est la science, c'est la vérité qui procure la certitude, le bonheur !

Grand et radieux, l'astre du jour parait à l'horizon, colorant de feux rouges les nuages arrêtés au-dessus des montagnes par le calme du matin. Il vient combattre la fraîcheur de la nuit et, faisant perler en gouttes transparentes sur la terre et les fleurs une abondante rosée, nous montrer que la sécheresse dans les rapports d'amour en tue la fleur et ne laisse à sa place qu'une tige desséchée, fantôme repoussant de la plus douce, de la plus suave émanation de l'âme humaine. Cette goutte d'eau distillée sur les pétales odorants de la rose dit : « Joignez aux brûlantes caresses de votre amour les larmes de la reconnaissance et de l'attendrissement, et vous goûterez à un nouveau bonheur. » Est heureux qui pleure de joie et d'amour ; a vraiment le cœur sensible celui qui, retrouvant sa mère après une longue absence, sent ses yeux se mouiller.

Douce rosée du cœur, ne crains pas de te montrer ; homme fort, n'essuie pas furtivement cette larme, ne rougis pas ! Cette perle transparente du sentiment prouve la force de ton amour, et l'homme, tu le sais, n'est fort que par l'amour ; lui seul porte au dévoûment. L'égoïste ne pleure jamais sur personne ; il ne regrette que ce qu'il a perdu, que ce qui lui cause quelque dommage matériel ; aussi ses larmes ne fécondent-elles pas le sol sur lequel elles tombent : elles coulent d'un roc sur un autre roc et s'y dessèchent sans rien produire. Orgueil humain, préjugé ridicule de la force virile, ne nous ravis pas cette larme attendrissante et bonne ; qu'importe qu'elle coule d'un œil ridé sur une moustache grise ! sous cette vieille écorce n'existe-t-il pas une âme qui ne vieillit pas ? Heureux celui qui peut pleurer à tout âge ! La force du cœur, le courage n'est point dans la sécheresse ; le bâton sans moëlle, desséché depuis longtemps, résiste-t-il au choc comme la branche pleine de sève que vous venez de détacher du tronc ? Tous les bons cœurs sont des rameaux verts pleins de la sève d'amour ! Larmes de reconnaissance, venez encore féconder la terre du sentiment !

CONDORCET

Le statuaire Perrin a fait une très belle statue de Condorcet, inaugurée le 14 juillet dernier, sur le quai Conti, entre l'Institut et l'hôtel des Monnaies, que l'illustre savant habita.

Caritat de Condorcet, savant et homme politique, fut aussi un grand cœur. Il ne songe pas aux passions des hommes et il meurt victime des passions populaires. Il n'a pas une parole de haine, pas une plainte contre ses tyrans et ceux qui ne le comprennent pas ; il a foi en l'avenir de la France, il croit à cet avenir dans toute la naïveté de son cœur sans fiel. Ferme et héroïque dans le devoir, indépendant d'une manière absolue, ne relevant que de sa

conscience et agissant avec une logique inflexible, il est le type par excellence du vrai missionné patriote.

Le philosophe austère admettait et réclamait l'égalité des sexes en politique, mais il avait un jugement sévère et déplorait les écarts des créatures non pondérées, dont le zèle intempestif faisait plus de mal que de bien.

Doux, simple et affectueux dans la vie privée, il mourut plus préoccupé des siens que de lui-même. Dans son *Testament d'un Proscrit*, il a fait connaître tout son amour pour sa famille. « Je ne regrette la vie que pour ma femme et pour mon Elisa », écrivait-il. Et il traçait quelques pages de *Conseils à sa fille*. Nous avons publié ces *Conseils* dans le premier volume de la *Lumière*. Nous allons les rééditer à l'intention de nos abonnés.

En attendant, nous publions dans le présent numéro, une communication de cet Esprit éminent, destinée à faire la lumière sur les causes controversées de sa mort.

Cette communication a été dictée vélocement par l'écriture spontanée, sans aucune préparation et sans aucune rature, pour être publiée dans la collection Hab : *Histoires racontées par des Esprits*.

LUCIE GRANGE.

HISTOIRES RACONTÉES PAR DES ESPRITS[1]

La mort de Condorcet

Le centenaire de ma mort a réveillé mon souvenir dans les cœurs amis. Je viens, esprit lucide, en dire quelques mots. Cet anniversaire douloureux est aussi le matin d'un radieux lever de soleil sur l'humanité. Que le drapeau de la France flotte sur les fils de la nation, et que la nation française, d'un seul regard, voie au-delà de ce drapeau, le drapeau de l'Union universelle éclairé des rayons divins !

Le 25 mars 1794, je quittai le toit hospitalier de Madame Vernet, rue Servandoni, pour me rendre à Fontenay-aux-Roses, chez un collègue de l'académie, mon ami Suard. Suard était chez lui, mais il me fit dire qu'il n'y était pas. J'allai m'abriter dans une carrière. Dans cette carrière, je m'y rencontrai avec deux proscrits, comme moi errants et à moitié morts de faim. Ils m'étaient inconnus et je leur fis grande peur, coiffé que j'étais du bonnet phrygien et vêtu d'une carmagnole. L'un avait fait une chute et saignait abondamment du front ; l'autre éteint d'une telle faiblesse, était inerte dans une cavité qui l'enserrait comme un cercueil. La bonne Madame Vernet, mue par un pressentiment de ma fuite, vu que j'avais plusieurs fois tenté de m'échapper, de peur qu'il ne lui arrivât malheur, avait furtivement bourré mes poches de quelques aliments, notamment de petites boulettes très compactes et très substantielles, que son dévouement prévoyant lui avait fait inventer. J'aurais certainement pu vivre au moins huit jours avec tout ce que mes poches contenaient.

La rencontre de ces deux proscrits changea ma destinée sur ce point. Je restaurai les forces affaiblies des deux malades, m'oubliant complétement, espérant aussi rencontrer Suard.

Je revins chez lui le 26 ; je reçus la même réponse. Suard avait peur de se compromettre. Il avait fait fermer une petite porte d'enclos qui devait rester entr'ouverte pour faciliter mon entrée ; de plus, il me fermait sa maison.

Suard se livrait à un combat intérieur. Finalement, il se dit qu'il était tout aussi compromis par ce fait, que je rodais aux abords de sa demeure. Il décida donc de se montrer comme étant de retour de Paris et,

(1) N° 154. *La maison enchantée* (Adolphe Grange).
N° 155. *Guêpes et guêpes* (Ersy).

manifestant le plus grand regret de son impuissance, par des raisons chimériques il m'abandonna aux hasards des évènements.

Je saluai Suard ironiquement, lui souhaitant de n'avoir pas à compter *in extremis* sur un ami. Il parut foudroyé de mon regard. En vérité, je ne songeai pas à adresser à Suard un mauvais regard, mais je me sentis abandonné, pris par la mort fatale ; c'est la mort que je regardai soudain.

Suard, toujours en lutte dans son cœur, eût un bon mouvement de retour ; je ne voulus pas le voir et je m'enfuis.

C'était le 27 mars. Les secousses morales épuisaient mes forces plus que la faim ; mais je voulus me donner de l'énergie en prenant de la nourriture. J'entrai chez un aubergiste de Clamart où je demandai une omelette.

La version qui consiste à faire entendre que je ne savais point combien il fallait d'œufs pour faire une omelette, est fausse. Je demandai simplement une omelette de quatre œufs, parce que je pensais que, ne pouvant pas en ce moment supporter le pain, il fallait bien quatre œufs pour y suppléer.

Je fus trahi par quelques menus objets de poche de luxe, par mes mains extrêmement blanches et fines, par mes ongles soignés. Un cultivateur présent prit un air farouche et, me frappant sur l'épaule très durement, il me dit que l'oiseau avait un plumage d'emprunt et que jamais pareil bonnet n'avait été fait pour la peau lisse du plus fin des aristocrates.

Je fus mis entre les mains du comité de surveillance avant d'avoir achevé mon omelette. On déchira mes vêtements, on m'arracha mon bonnet et des cheveux avec. Je suppliai pour avoir un verre d'eau ; on me le jeta à la figure.

Je fus écroué dans la maison d'arrêt de Bourg-la-Reine ce même jour du 27.

J'y passai la nuit en proie à des hallucinations causées par un excès de fatigues. Je pleurai sur ma femme et sur ma petite fille adorées. Je voulais les arracher à la guillotine. Je ne voyais pas que c'était moi qui allais périr sous le fatal couteau. Ma profonde affection pour ces deux créatures était comme le poignard me trouant le cœur. Souffrant des tiraillements de la faim, je croyais sentir une lame froide. De l'eau ! de l'eau ! m'écriai-je sans cesse dans le délire de ma brûlante fièvre. Puis, c'était encore la guillotine qui se dressait devant moi ; c'était la chevelure ondoyante de Sophie tordue dans la main d'un bourreau, le sang de mes aimées rougissant le pavé. Je souffrais mille morts. Oh ! quelle nuit !!!

Enfin, je m'endormis tranquillement. On eût dit un enfant bercé sur les genoux de sa mère. Une réaction complète s'était opérée. La terrible crise apaisée, j'étais bien et comme en extase dans un infini confus.

Ce mieux marquait mon départ de la vie. A mes oreilles bourdonnantes se taisaient les rumeurs publiques pour laisser libre accès aux voix de l'espace. Faible physiquement, les forces de mon âme seules étaient en jeu, des lumières me passaient devant les yeux. J'eus quelques éblouissements qui m'anéantirent en plusieurs fois.

Réveillé d'un sommeil doux comme si je n'eusse plus fait partie d'une vie troublée, je passai ainsi successivement dans des états divers qui marquaient ma dématérialisation. Un court instant, je me repris à penser à la vie réelle. Je me levai d'un bond. Je regardai mes mains dont la finesse m'avait trahi, je pensai au poison que je portai dans le chaton d'une bague. Je me dis que l'heure d'en faire usage était venue.

Je fouillai ce qui me restait de vêtements. Dans mes loques pendantes, mon linge souillé, dans mon bonnet troué du couteau de l'aubergiste, dans ma demi-chaussure, je ne trouvai rien, rien. Je regardai mes mains blêmes et desséchées, mes ongles violacés, je palpai ma poitrine en feu, les veines saillantes de mon cou gonflé, ma gorge contractée, mes yeux gros et obscurcis. Puis mes oreilles tintèrent fortement, je me sentis tourner sur moi-même et je retombai en croyant que c'en était fini de la vie. Je me relevai bientôt cependant.

On m'avait maltraité et volé ; j'étais à peu près nu. Si la bague et le poison qu'elle contenait ont causé quelque mal, ce n'est

pas à moi. Je me suis empoisonné d'intention, j'ai désiré mourir, mais aucun moyen n'a été mis à ma disposition pour me suicider réellement.

Je suis mort d'un spasme du cœur.

L'instant de ma mort a été plutôt agréable que pénible. Je le sentais venir, je m'y préparais, envoyant mes dernières pensées à ma chère Sophie que j'avais si justement nommée ma grande âme; à ma douce petite Elisa, rayon de pur amour trop vite effacé de ma vie ; à la France, la malheureuse France, pour laquelle mon cœur se broyait.

Et c'est dans un élan de pitié pour ma triste patrie, que je rendis mon âme à Dieu.

J'expirai debout comme me recueillant au seuil du monde inconnu. Je tombai sans vie, le visage contre terre. Du même mouvement, j'entrai ou plutôt je fus porté dans les régions de l'oubli du mal, au sein du rayonnement des pures espérances, en l'infinie liberté.

CONDORCET.

CAUSERIE SUR LA PLURALITÉ DES MONDES

L'homme, absorbé par ses occupations de chaque jour, est généralement peu porté à étendre ses conceptions intellectuelles, et quand il veut le faire, ou bien ses connaissances ne lui permettent que d'embrasser un horizon limité ; ou bien, très instruit, il ne peut cependant juger que d'après ce qu'on connait incomplètement de quelques forces de la Nature et de quelques phénomènes qui tombent sous nos sens ; encore bien moins, s'il veut remonter aux causes et principes, peut-il aisément s'assimiler quelque chose de la Réalité absolue !

Il en résulte que nous ne comprenons pas et les choses nous laissent indifférents ; ou bien que nous nous faisons un jugement relatif et imparfait ; ou bien, enfin, que plus nous approfondissons une question, plus nous voyons reculer les limites accessibles à notre entendement.

Ces considérations m'ont engagé à n'émettre sur la Pluralité des mondes que quelques considérations personnelles, ne voulant les discuter pour le moment, mais espérant susciter quelques réflexions utiles, réserve faite d'ailleurs de les approfondir et développer dans un ouvrage que bientôt j'espère répandre.

. . . .

Quand, pouvant nous libérer quelque peu des préoccupations journalières, nous songeons à l'Espace au sein duquel nous vivons, et quand il nous est permis d'observer les milliards d'Etoiles qui brillent, nous sommes frappés par l'Immensité et la multitude d'astres rayonnant en tous sens.

Grâce aux données mathématiques et positives de l'astronomie, nous ne sommes plus obligés de nous figurer l'Univers comme une agglomération sphérique de points lumineux destinés à éclairer la Terre, considérée, ainsi qu'autrefois, comme centre de gravitation universelle.

La Terre, de même que les Planètes, ne nous apparaissent plus que comme des mondes relativement petits, gravitant, dans de vastes orbites, autour d'un centre puissant d'activité féconde que nous appelons Soleil.

Le Soleil lui-même, avec toutes ses planètes, autour desquelles il faut ajouter leurs satellites respectifs, n'est plus qu'une de ces étoiles innombrables qui remplissent l'Espace.

Ces Étoiles elles-mêmes semblent faire partie de ce groupe stellaire gigantesque que nous appelons la voie lactée, si grand que nous ne pouvons lui assigner de direction, de limite, de mouvement de translation d'aucun genre, les points de repère échappant à l'observation.

Tout ce que l'imagination a pu créer pour donner une idée de cette immensité, ne peut guère nous la faire concevoir.

Quelle signification, en effet, peut avoir pour notre esprit un fait tel que celui-ci : Étant donné que la lumière, traversant l'espace avec une vitesse dont nous n'avons aucune idée comparative, il faut plus de trois ans de temps pour qu'un rayon lumineux radie d'une façon sensible jusqu'à nous de l'Étoile la plus proche (il est vrai de dire cependant que ce calcul est basé sur la rapidité de transmission de la lumière dans l'atmosphère, mais non dans les espaces sidéraux) ; il nous faudrait alors encore trois ans pour voir s'éteindre une étoile ayant déjà cessé de briller, et les astres occuperaient dans l'espace une position toute différente de celle que nous croyons au moment où nous les observons, position dépendant de leur distance à nous.

Comprenons-nous davantage la distance énorme qui nous sépare des Étoiles et leur nombre incommensurable, si nous savons que le plus puissant télescope n'agrandit aucunement le diamètre de l'Étoile la plus brillante et nous laisse distinguer comme des points mathématiques des millions d'autres astres imperceptibles à l'œil nu ?

Serions-nous même capables de comprendre la distance à laquelle nous sommes du Soleil, sachant que (si nous prenons comme unité de mesure le diamètre terrestre) le nombre de ces unités comprises dans la distance qui nous sépare de notre astre de vie (le Soleil) est de plus de 11,000 ou 149,236,000 kilomètres !

Ces grandeurs sont inconcevables, tout au plus pouvons-nous nous représenter l'Espace, plus ou moins mathématiquement, comme une sphère de rayon infini et de centre indéterminé, remplie en tout sens d'astres et de mondes en formation ou formés, mais toujours en mouvement et activité et en transformation continue.

Toutes ces Étoiles brillantes sont des Soleils analogues au nôtre, c'est-à-dire des centres rayonnant, fécondant pour la plupart des planètes comme les nôtres. Il serait, en effet, impossible de limiter à notre Soleil seul la possession de planètes que la distance seule ne nous permet pas de voir.

L'histoire d'un monde nous permet de nous faire une idée approchée de celle des autres, qui tous sont passés, passent ou passeront par des états analogues.

Or, sur la terre, partout nous voyons surgir la vie : le sol, l'eau, l'air grouillent d'êtres variés dont la majeure partie échappe à notre investigation ; de plus, quantité d'êtres de tous genres, plantes et animaux dont il ne reste que les débris, ont vécu, accusant une transformation de notre planète ; nous voyons donc la vie intimement liée aux conditions du milieu où elle éclôt.

D'un autre côté, tous les mondes peuvent varier à l'infini, tant par leur composition que par leur densité, leur température, leur vitesse de rotation et translation et bien d'autres causes ; il en résulte une variété infinie de conditions de vie possible et par conséquent une variété d'êtres indéterminée, pouvant différer de l'énorme variété terrestre, comme celle-ci diffère de celle de l'âge antérieur de la Terre.

Tous les mondes de l'Espace se transformant, passeront, passent ou ont déjà passé par les conditions requises pour donner possibilité à la vie ; nous pouvons donc conclure, non pas à l'universalité des mondes habités, mais en toute certitude en leur *Pluralité*.

Mais parmi cette quantité innombrable de mondes où règne la vie organique, la Terre est-elle bien celui qui jouit des meilleures conditions possibles ?

L'imperfection physique et morale dans laquelle nous sommes et les transformations que nous voyons de siècle en siècle, nous prouvent suffisamment qu'il doit exister des humanités certainement plus avancées que la nôtre.

Ce n'est pas à dire que le type humain, là où il peut exister, c'est-à-dire l'être organisé analogue à l'homme de la Terre ou l'être conscient et intelligent, soit matériellement composé, formé, organisé identiquement partout ; tout au contraire, nous devons le supposer organisé en dépendance directe du milieu où il vit et s'est formé.

Que ce soit sur l'une ou l'autre des planètes de notre système solaire ou sur d'autres systèmes astraux, il doit exister un nombre considérable d'humanités soit inférieures, soit équivalentes, soit supérieures à la nôtre.

Il serait, en effet, de toute impossibilité de supposer le globule infiniment minime que nous occupons comme possédant les spécimens les plus parfaits d'Etres intelligents, quels qu'ils soient composés, formés ou organisés.

Habitués que nous sommes aux espèces animales et humaines avec lesquelles nous sommes en contact, nous nous faisons difficilement à l'idée de la possibilité d'êtres différents.

Aurions-nous cru, par exemple, à l'existence des mammouths et des iguanodons, si nous n'en avions vu les ossements? Pouvons-nous croire que rien n'est d'autre que ce que nous connaissons! Il est donc probable que la variété d'êtres vivants et d'humanités qui peuplent les mondes habitables est aussi variée que ces mondes eux-mêmes.

Toutes ces considérations préliminaires semblent nous obliger rationnellement aux hypothèses suivantes, seules admissibles, et que je compte développer postérieurement dans des considérations consécutives.

Ces conclusions sont que :

Tout dans la Nature et l'Espace est en mouvement, activité et transformation continuels et progressifs.

La vie en serait le résultat ou la manifestation.

Tous les êtres vivants sont les intermédiaires au moyen desquels s'opère le grand Travail de la Nature, dont le but semble être la transformation de la matière brute en matière de plus en plus perfectionnée dont l'Intelligence est un des états ou résultats.

LUX.

NÉOLITA LA DRUIDESSE

Par CHRISTIAN Fils (*Suite et fin*)

Soudain, elle eut une plainte déchirante.

— Ah !... je ne sais quel air je respire, mais... il me brûle... il me tue !

Le jeune homme poussa un cri d'horreur.

Sous le flamboiement plus prolongé d'un éclair, il venait de constater l'altération subite des traits de Néolita. Ce n'était plus elle, mais son ombre. On eût dit que dix-neuf siècles de retard sur sa mort l'écrasaient maintenant de tout leur poids.

— Ah !... mon Dieu ! pourquoi l'ai-je réveillée ! cria-t-il dans son épouvante. — Néolita, ma Néolita... est-ce donc par moi que tu vas mourir ?

La jeune femme ne pouvait plus se souvenir.

— Je meurs, dit elle. Oh !... je le sens bien...

Et sa tête pencha comme une fleur fanée sur l'épaule du jeune homme.

Lui, la soutenait embrassée.

Longtemps encore ils restèrent ainsi....

....

Tout à coup, la faucille d'or et les bijoux de la druidesse roulèrent sur les dalles.

Néolita venait de mourir, et d'elle il ne restait qu'une impalpable poussière, une fluide vapeur.

Seul, maintenant, au milieu de la chambre sépulcrale, Ludovic porta à ses lèvres la couronne de chêne de la druidesse.

Puis il s'abattit comme une masse, sur le sol de l'antique hypogée.

L'orage, au dehors, ne grondait plus et la lune pénétra par la trouée de la voûte...

D'un rayon détaché de son croissant pâle, elle étendit, sur le corps du jeune homme, le linceul de sa lumière chaste.

ÉPILOGUE

La découverte, toute fortuite, du tumulus dont il vient d'être parlé, eut lieu peu de jours après la disparition de Ludovic de R.

Deux notables de C... chassaient de compagnie, dans le bois proche de la ville, lorsque l'un d'eux, en explorant les buis-

sons, marcha malencontreusement sur la pierre équilibrée.

Il tomba, mais, plus heureux que Ludovic de R., ce fut sur la pierre elle-même et non pas dans le caveau.

Aux appels qu'il poussa, son compagnon accourut et le tira de sa fâcheuse position.

La pierre reprit son équilibre et nos deux chasseurs rentrèrent à C., où ils racontèrent l'aventure à qui voulut l'entendre.

L'autorité locale, justement émue, signala le fait à la subdivision militaire voisine et le lendemain, au jour, une escouade de soldats d'artillerie fut dirigée vers le bois.

La fameuse pierre fut retrouvée, déblayée et, afin d'éviter de sa part toute fâcheuse surprise, une cartouche de dynamite disposée selon l'art, eût raison en une seconde de ce chef-d'œuvre des temps antiques.

La lourde table vola en éclats...

L'entrée de la galerie ainsi démasquée, des soldats s'y engagèrent avec des torches.

Peu après, ils revinrent portant le cadavre du malheureux Ludovic.

Le procureur de la République, immédiatement prévenu, accourut sur les lieux avec un médecin, qui ne pût que constater la mort de M. Ludovic de R., mort déterminée par une attaque d'apoplexie *séreuse*, dont l'issue fatale aurait pu être enrayée en raison d'une déchirure du front qui avait amené une hémorrhagie capable de dégager le cerveau ?

Toute idée de crime devant être écartée ; la mort de M. Ludovic de R., archiviste de C., ne donna lieu à aucune enquête juridique. — Les journaux locaux la relatèrent en des termes pleins d'émotion, la Société archéologique du lieu leva sa séance en signe de deuil, et... ce fut tout.

Les nombreux objets antiques trouvés dans l'intérieur du tumulus furent soumis à l'examen des archéologues régionaux. — Parmi eux figuraient la parure d'une druidesse, une faucille d'or, ainsi qu'une couronne de chêne qui, fait bizarre, supporta assez longtemps le contact de l'air sans se flétrir. (1).

(1) Authentique.

Le corps de Ludovic a été porté au cimetière.

Un chêne commence à pousser sur sa tombe. On ne saurait dire qui l'y a planté ?...

FIN

Quant j'évoquai Néolita, je n'étais pas seul. — Une voix aux plus captivantes harmonies vint soutenir la mienne, pour tirer la pâle druidesse de son magique sommeil.

Combien j'aimais à suivre ma compagne d'évocation, alors que, sous les ombres du soir s'estompaient les grands chênes... En Elle semblait s'incarner l'évoquée et, plus d'une fois, en mon cœur de loyal ami, j'ai couronné son front des rameaux verts de l'arbre-symbole.

A ses côtés, je trouvai moins lourd le fardeau des désespérances : en mon cœur, qui ne demandait alors qu'à se briser, Elle sût jeter une poignée de rêves... Mais le charme ne devait pas durer plus que l'éphémère éclat d'une jonchée de fleurs. De l'illusion qui opéra sur moi ainsi qu'un philtre de magie, rien n'est resté qu'un peu de cette poussière irisée que sème le Ciel pour former les songes.

Le vent d'oubli en emporte le dernier atome, sous le regard ironique du Temps...

S'il m'arrive parfois de rêver solitaire parmi ces mêmes sentiers que je suivis avec Elle, mon cœur ne demande plus aux incidents du chemin de raviver l'illusion perdue.

Parmi ces mêmes sentiers où jadis sa trace laissait pour moi comme un sillage argenté d'étoiles ravies au Ciel, je ne ressens plus que l'automnale raffale dont les ailes brûlées éparpillent autour de moi les feuilles mortes du chêne.

Rameaux flétris, débris de ce qui fut grand, de quel front tombez-vous ?

Tu n'es donc plus la fille aimée des dieux, Néolita.

CHRISTIAN Fils.

FAITS SPIRITUALISTES

Survivance

Les *Annales Politiques et Littéraires* publiaient, le 13 septembre dernier, l'anecdote suivante, contée par le poète Clovis Hugues :

« C'était en 1871. J'étais logé aux frais de l'Etat, à la prison Saint-Pierre, à Marseille. Mes journées se passaient à deviser avec ce pauvre Gaston Crémieux, qui attendait philosophiquement la grâce ou la mort. Un matin, dans le préau où nous nous promenions sous les yeux d'un gardien armé de la sévérité des consignes, notre conversation roula tout à coup sur Dieu et sur l'âme. Gaston Crémieux était un croyant dans toute la haute signification du mot. Moi, je croyais à beaucoup de choses, parce que j'avais vingt ans ; mais je ne croyais pas beaucoup en la Providence, parce qu'il me semblait que la Providence aurait dû se mettre un peu avec nous, si elle avait existé.

« — Je vous en prie, me dit Crémieux en m'interrompant doucement, songez qu'on me fusillera peut-être demain. Ne m'ôtez pas ma dernière espérance, qui est l'immortalité de l'âme !

« Je me tus : il aurait fallu avoir un Helvétius à la place du cœur pour opposer plus longtemps la stérilité de la négation à la fécondité consolante de la foi, en présence d'un homme qui croyait surtout parce qu'il souffrait. Mais Crémieux eut peur de m'avoir affligé d'un mot trop brusque et, avec un de ses bons sourires qui parfois illuminaient encore sa belle tête pensive :

« — Faisons un pacte, mon ami. Quand je serai mort, sitôt après qu'on m'aura fusillé, je viendrai vous rendre une petite visite ; je me manifesterai à vous par un bruit quelconque, dans votre cellule, en supposant que les lois d'en haut m'autorisent à ce genre de manifestation. Ça y est-il ?

« — Ça y est, lui répondis-je en m'efforçant de cacher une émotion qu'il ne nous était pas toujours facile de déguiser.

« Quelques jours après, tandis que l'aube pâle glissait à travers mes barreaux, je fus brusquement réveillé par un bruit léger, à peine perçu, qui se produisait ou semblait se produire dans la petite table fixée au parquet de cette cellule. Je me levai, je bondis, je me penchai sur la table ; le bruit persistait. Je collai mon oreille au mur, cherchant à savoir si ce que j'entendais n'était pas l'écho sourd et prolongé de quelque remue-ménage souterrain. Non, c'était bien là, dans le bois, que les coups étaient donnés.

« Un instant cela s'arrêta. Je me recouchai : cela recommença. Je me levai de nouveau, je bondis encore une fois : cela finissait. Eh bien ! à la même heure, à la même minute, on nous fusillait notre Gaston Crémieux !

« Quand nous connûmes l'horrible nouvelle, je n'osai point raconter tout de suite ce que j'avais entendu ou cru entendre ; j'aurais craint qu'on ne se moquât de moi. Mais je la contai tout de même à trois ou quatre camarades, qui ne l'ont point oublié.

« Je vous donne le fait pour ce qu'il vaut. Avais-je été victime d'une hallucination ? Etait-ce une bête qui travaillait bruyamment dans le bois ? Etait-ce une araignée qui me travaillait dans la tête ? Je ne le saurai sans doute jamais, à moins qu'il n'y ait quelque part, après notre mort, une sphère où l'infini nous réserve la grande explication de tout. Mais avouez que la coïncidence était faite pour me rendre singulièrement rêveur ! »

Une vision qui sauva la vie d'un machiniste

M. C.-W. Moses, de Garrett, Ind., qui est le fils d'un ministre méthodiste et membre lui aussi de l'église méthodiste, relate un incident très remarquable qui a été publié par plusieurs journaux quotidiens. L'incident est rapporté en substance comme suit :

« C'était en 1885, dit M. Moses. Je courais avec mon train de Garrett sur Chicago ; j'avais quitté Garrett à une heure de la nuit, en bonne condition, mais avec quelques minutes de retard et je m'efforçais de les regagner sur la partie de la ligne connue comme « Su-

man's grade, » qui a environ vingt milles de long et se termine à Salt-Creek. Les trois derniers milles sont parfaitement droits jusqu'au pont de Salt-Creek. En approchant avec mon train de ce côté, je vis une colonne blanche ou un nuage qui occupait la place du pont et s'étendait assez loin au-dessus. Je crus que c'était du brouillard et mon chauffeur était du même avis. Dans ce moment je reçus une sensation comme si quelqu'un se trouvait derrière moi, je me retournai mais ne vis personne. Je sentis alors une main sur mon épaule droite et j'entendis ma mère qui me dit : « Charlie, ce pont est incendié » Je sentais parfaitement les doigts sur mon épaule. Je connaissais la voix de ma mère. Qui pourrait se méprendre à la voix d'une mère ? Dès que je fus revenu de mon étonnement, j'appliquai le frein à air et le train vint s'arrêter à vingt pieds environ du pont. Je dis au chauffeur de ne pas bouger et je pris une torche pour inspecter les lieux. Ce que je vis me donna un grand saisissement : trente-sept pieds environ du pont étaient brûlés et les débris, tombés dans l'eau, étaient éteints. Le conducteur vint me rejoindre bientôt et je lui fis part de ce que je viens de vous raconter. »

M. Moses, en réponse à une lettre à lui écrite par M. T.-H. Moorehousse, de Marengo, Ohio, dit que l'histoire ci-dessus est absolument vraie. Il ajoute qu'il ne peut pas comprendre ni expliquer les faits et qu'il n'essaiera pas de le faire, n'étant pas spirite. Il y a d'autres choses mystérieuses qui lui sont arrivées dans sa vie passée. Il va avoir trente-sept ans de service actif comme machiniste et jamais, dit-il, grâce à Dieu, il n'a tué ou estropié personne. Cette lettre est datée de Garrett, le 22 mai 1893.

Que ceux qui ne veulent reconnaître rien d'anormal dans la vie expliquent le cas de ce machiniste et d'autres cas semblables bien attestés.

(Traduit du *Religio-Philosophical* du 24 juin, le *Messager*.

Remarquable Phénomène d'Apparition

M. le docteur Harisson raconte, dans les *Mémoires d'un Médecin*, qu'il fut appelé auprès d'un de ses clients, homme savant et sage, M. E*** :

Qu'avez-vous? lui dis-je en lui tâtant le pouls, dont l'irrégularité m'effraya.

Je suis un peu agité, me répondit-il en s'efforçant de sourire : un événement extraordinaire en est la cause. Vous aurez peine à y croire, car moi-même je ne puis me le persuader, et cependant je l'ai vu... bien vu. —

Hier soir, après avoir pris le thé, ma nièce se trouva indisposée et se retira. Je restai encore un quart d'heure au coin du feu et, prenant ensuite une chandelle, je me dirigeai vers mon laboratoire ; car j'ai, tous les soirs, avant de me coucher, l'habitude d'y jeter un coup-d'œil pour voir si tout y est en bon ordre.

En ouvrant la porte, j'aperçus, à mon grand étonnement, un Monsieur vêtu de noir. Il tenait à la main une petite bougie qui ne jetait autour de lui qu'une vague clarté. Je m'arrêtai comme frappé de stupeur. L'étranger n'eût pas l'air de m'apercevoir ; il fit le tour du laboratoire, remettant chaque chose en place avec toute l'agilité d'un homme parfaitement au fait de la besogne. Il ferma les armoires, rangea les vases et les ustensiles, mais ne fit pas le moindre bruit... Oh ! si je l'ai bien vu ! Je l'ai vu aussi distinctement que je vous vois ; mais j'étais si saisi de crainte que je n'osais l'interrompre. Je le contemplais en silence. Il entra dans mon cabinet, démonta mon télescope, le renferma, remit dans sa case mon nouveau chronomètre, s'approcha de mon bureau, en prit la clé, renversa mon encre dans les cendres et jeta mes plumes dans le feu. Ensuite il s'avança lentement vers moi, s'arrêta un instant pour bien me regarder et secoua tristement la tête. Sa bougie s'éteignit et je n'aperçus plus rien.

La figure pâle et triste du fantôme semblait ne pas m'être inconnue ; elle me rappelait les traits du célèbre Boyle, tels que les représentent la gravure qui forme le frontispice de son « traité de l'air atmosphérique ». Dès que je fus un peu revenu à moi, je pris l'ouvrage et j'examinai le portrait. C'était bien lui. Sans doute, il est venu m'avertir de me disposer à fermer boutique, c'est pour moi un présage de mort.

— Quoi ! vous vous laisseriez influencer par un songe, une vision ? vous homme sage, savant et philosophe !

« — Ah ! mon ami, cette vision, toute ex-

traordinaire et incompréhensible qu'elle est, ne ferait aucune impression sur moi si elle n'était conforme aux tristes pressentiments de mon cœur. Tout semble s'accorder pour prédire ma mort. Ces instruments que Boyle a si soigneusement remis en ordre, ma main ne doit plus les toucher. Docteur, je vous le répète, tout autour de moi, semble m'avertir de fermer boutique ».

Je rentrai chez moi, agité d'un sentiment de crainte vague et indéfini. Je ne pus m'endormir que bien tard, et j'ouvrais à peine les yeux, que mon domestique me remit la lettre suivante ; je reconnus l'écriture de l'ami qui m'avait introduit chez M. E*** :

« Hâtez-vous de venir, cher docteur ; une attaque de paralysie a frappé ce matin, à sept heures et demie, notre excellent ami E***. Je crains pour ses jours. »

... Quelques jours après il mourait.

Extrait des « Mémoires d'un Médecin », par le docteur Harrisson, traduit de l'anglais. Paris, librairie de Dumont, 1883.

Promesse tenue d'apparaître après la mort

... Peu de temps après la mort du major Georges, le docteur Th. Dyke, proche parent du capitaine, fut appelé pour soigner un enfant malade. Le docteur et le capitaine se couchèrent dans le même lit. Quand ils eurent dormi un peu, le capitaine frappe et ordonne à son domestique de lui apporter deux chandelles allumées, les plus grandes et les plus grosses qu'il puisse trouver. Le docteur lui demanda ce que cela signifiait. Vous connaissez, dit le capitaine, mes discussions avec le major, touchant l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme : nous n'avons pu nous éclairer sur ces deux points, quoique nous l'ayons toujours désiré.

Il fut donc convenu que celui de nous deux qui mourrait le premier viendrait, la troisième nuit après ses funérailles, entre minuit et une heure, dans le jardin de cette petite maison, et là éclairerait le survivant sur ce sujet. C'est aujourd'hui même, ajouta le capitaine, que le major doit remplir sa promesse. En conséquence, il met sa montre près de lui et à onze heures et demie il se lève, prend une chandelle dans chaque main, sort par une porte de derrière, dont il prend la clef, et se promène ainsi dans le jardin pendant deux heures et demie. A son retour, il déclare au docteur qu'il n'a rien vu, ni rien entendu qui ne fût naturel ; mais, ajouta-t-il, je sais que mon major serait venu s'il avait pu.

Six semaines après, le capitaine se rendait à Eaton pour y placer son fils à l'école, et le docteur partit avec lui. Ils logèrent dans une auberge, mais ne couchèrent pas ensemble comme à Dulversan ; ils étaient dans deux chambres séparées.

Le matin, le capitaine resta plus longtemps que de coutume dans sa chambre avant d'appeler le docteur. Enfin, il entra chez ce dernier le visage tout bouleversé, les cheveux hérissés, les yeux hagards et le corps tout tremblant. — Qu'y a-t-il donc cousin capitaine ? dit le docteur. Le capitaine répond : J'ai vu mon major. — Le docteur semble sourire. — Je vous affirme que je ne l'ai jamais vu de ma vie, ou je l'ai vu aujourd'hui. Il me fit alors le récit suivant : « Ce matin, au point du jour, quelqu'un vient à côté de mon lit, arrache les couvertures, en criant : *Cap.*, *cap.*, (c'était le terme familier du major pour appeler le capitaine). — Je réponds : Quoi donc ! mon major ? — Il reprend : Je n'ai pas pu venir le jour dit, mais maintenant me voici et je vous dis : Il y a un Dieu, et un très juste et terrible; si vous ne changez pas de peau, vous verrez quand vous y serez ! — Sur la table, il y avait une épée que le major m'avait donnée ; quand celui-ci eût fait deux ou trois tours dans la chambre, il prit l'épée, la dégaina et ne la trouvant pas si brillante qu'elle devait être : « Cap., cap., dit-il, cette épée était mieux entretenue quand elle était à moi. » A ces mots, il disparut tout à coup.

Le capitaine fut non seulement parfaitement persuadé de la réalité de ce qu'il avait vu et entendu, mais encore il fut, depuis ce temps, beaucoup plus sérieux. Son caractère, jadis léger et jovial, fut notablement modifié. Quand il invitait ses amis, il les traitait grandement, mais il se montrait fort sobre lui-même. Les personnes qu'il connaissait assurent qu'il croyait souvent entendre répéter à ses oreilles les paroles du major, pendant les deux ans qu'il vécut après cette aventure. »

Nota. — Ce récit est puisé dans une collection d'histoires authentiques d'apparitions et autres phénomènes spirites, publiée à Londres en 1682, par le révérend J. Granville et le docteur H. More.

Madame Cora Tappan

Elle était à peine âgée de onze ans, lorsque, assise dans une tonnelle du jardin de son père, situé dans le Wisconsin, et se disposant à écrire sur une ardoise sa leçon d'école qu'elle devait plus tard transcrire sur le papier, elle tombe en extase. A son réveil, trouvant son ardoise toute remplie d'une écriture qu'elle ne reconnaissait pas, elle accourt auprès de sa mère : Mère, lui dit-elle, voici ce que j'ai écrit pendant que je dormais. Sa mère prend l'ardoise et lit *Ma chère sœur...* (suit la communication d'une fille qu'elle avait perdue et qui, d'un ton familier, racontait les scènes de sa vie familiale et signait de son nom). Ce phénomène produisit chez elle une impression profonde. Elle garda soigneusement cette ardoise sans rien expliquer à sa jeune fille, qui, tout occupée de ses jeux d'enfant, oublia ce qui lui était arrivé.

Quelques jours plus tard, Cora tombe de nouveau en extase à côté de sa mère. Celle-ci, alarmée et la croyant prise d'un évanouissement, fit ce que lui dictait son amour maternel pour la faire revenir à elle ; mais ayant remarqué que Cora agitait sa main droite, elle se rappela l'écriture qu'elle avait déjà reçue. Elle remet devant elle l'ardoise sur laquelle on écrivit : « Nous sommes des Esprits amis qui « avons quitté la terre. Nous ne ferons pas de « mal à ta fille. Nous avons rencontré en elle « un médium dont nous nous servirons pour « communiquer avec vous. »

Depuis lors, les guides de Cora continuèrent à la mettre en extase, se servant de sa faculté tantôt par la parole, tantôt par l'écriture, tantôt par la voyance, au point qu'elle pouvait décrire exactement aux personnes qui la consultaient, leur père, leurs parents, leurs amis qui les accompagnaient et qu'elle reconnaissait parfaitement. Plus tard, ils lui annoncèrent qu'un Esprit, médecin allemand dans sa précédente existence, se servirait d'elle pour guérir les malades par l'imposition des mains et par la prescription des médicaments. Cet Esprit n'a jamais dit son nom. Durant quatre ans, il a accompagné la médium, a traité des malades français, allemands, italiens, parlant leur langue que Cora ne connaissait pas.

Le biographe de Cora rapporte plusieurs faits remarquables de guérison qu'elle opéra, entre autres celui-ci : Un charpentier s'était, en travaillant, introduit une écharde dans l'ongle de l'annulaire. Le médecin avait inutilement employé tous les moyens pour calmer la douleur et n'ayant pas réussi, s'était déterminé à faire l'ablation de l'ongle. Après cette opération, la gangrène se déclara.

Le malade demandait à sa femme qu'on appelât Cora. Mais celle-ci, qui attribuait au démon les guérisons opérées par Cora, et surtout le médecin, s'y opposaient. Mais une nuit, après trois semaines de souffrance, Cora fut éveillée par l'Esprit qui l'inspirait, la fit se vêtir et éveiller son père. Ensemble ils se dirigèrent vers la maison du charpentier. Sa femme et le médecin étaient auprès de lui, désespérant de pouvoir le guérir. Le médecin proposait de faire l'opération de la main. Mais Cora, tombée en extase, demande la trousse du médecin, que celui-ci lui refusa en déclinant toute responsabilité. Mais l'ayant trouvée ouverte sur la table, Cora en retire le bistouri, extirpe uniquement la partie gangrenée et se retire en laissant le malade plongé dans un sommeil profond. Le charpentier conserva sa main. Il ne lui resta qu'une légère torpeur dans la dernière articulation du doigt. Ce fait, comme tant d'autres, a été certifié par des centaines de témoins.

Madame Cora Tappan est, comme on le voit, un célèbre et précoce médium. Elle réside dans le Wisconsin (Etats-Unis). Ces faits sont extraits de sa vie publiée par « Lumen, » de San Martin de Provensals.

Un savant de quatre ans

Un journal de Queretaro, la *Sombra de Arteaga*, publie le fait suivant qu'il a lui-même recueilli d'une revue mexicaine, la *Lux ex Tenebris* en regrettant qu'elle l'ait sommairement raconté, sans explication aucune :

« Dans la soirée de jeudi, 9 mai, se présentait dans la grande salle de l'Académie de cette

ville, un enfant de quatre ans, Emile Boubinot. Il parle italien, français, anglais, espagnol. Il connaît les mathématiques, l'astronomie, la géographie, la médecine, l'histoire, etc... Comment ? Nous l'ignorons. »

En effet, le fait est assez surprenant pour mériter de la part du journal qui le raconte de plus amples développements.

Le Moniteur.

BIBLIOGRAPHIE

Les prétendues découvertes sur le Christ

Au sujet de cette nouvelle, publiée dans l'*Intermédiaire* du 30 juillet, M. Lucien Faucou a reçu de M. Notovitch la lettre suivante :

Monsieur le Directeur,

J'ai l'honneur de vous envoyer ci-joint copie de la lettre que j'adresse au *Daily News*, en réponse au missionnaire Schawe.

Le missionnaire Schawe, voulant prouver que mon livre sur Jésus-Christ est une pure invention, appelle l'attention sur huit points auxquels je viens répondre.

1° Il dit que, depuis 1890, aucune personne répondant au nom de Notovitch n'est venue dans la ville de Leh : cela tient a ce que j'y suis allé en novembre 1887.

2° Le registre de la mission des Frères moraves, qui part de l'année 1885, ne contient pas le nom de Notovitch. En effet, mon nom ne figure pas sur ce livre, pour la bonne raison que, n'ayant pas visité la mission, je n'ai pu m'y faire inscrire. Les savants ont coutume de s'y rendre pour interroger les missionnaires ; pour moi, j'ai préféré consulter les gens du peuple et voir tout en personne, au cours de mon voyage.

3° M. Schawe ne croit pas que je me sois laissé soigner par des lamas,alors qu'à Leh il y a un médecin et une pharmacie anglaise. J'ai dit dans mon ouvrage que j'ai profité de l'occasion pour me faire conduire au couvent et y séjourner quelques jours, dans le but d'arriver à voir le document sur Jésus-Christ ; en outre, je dois déclarer que le médecin allemand Karl Marx, au service anglais, ne m'inspirait qu'une médiocre confiance, ce praticien,à qui j'avais demandé, avant mon départ, de me soigner une dent, m'en ayant cassé une bonne au lieu de m'arracher la mauvaise.

4° Ce qui précède explique le résultat négatif de l'enquête faite auprès des habitants, sur l'accident qui m'était arrivé.

Le cinquième et le sixième points sont de purs subterfuges, attendu qu'on trouve dans mon ouvrage les mêmes choses racontées par le lama.

Les septième et huitième points sont démentis par ma lettre, dont ci-joint copie.

Jusqu'à présent, tous les démentis m'ont été infligés personnellement ; mais je serai curieux de voir démentir l'histoire de Jésus-Christ racontée par les Bouddhistes. Je voudrais que l'on me démontrât l'impossibilité du récit des Bouddhistes, en omettant les injures qui ne s'adressent qu'à ma personne. Je ne suis qu'un ouvrier qui a mis en lumière un document nouveau, dont, seule, doit s'occuper la critique.

Je crois en l'authenticité du récit bouddhique, parce que je ne vois rien qui vienne le contredire ou l'infirmer au point de vue historique ou théologique. Qu'on l'étudie, qu'on le discute, qu'on me prouve que je suis dans l'erreur, mais sans m'insulter pour cela ; les insultes ne servent qu'à démontrer l'impuissance de l'insulteur. Je trouve Jésus admirable, divin, humain, tel que nous le présente la version bouddhiste ; au contraire, je le trouve peu sympathique dans le portrait que nous en font les évangélistes, sans une contradiction entre eux. Qu'on me prouve l'authenticité des évangiles, qu'on me dise sur quoi se basait le concile de Nicée pour adopter la généalogie de Jésus jusqu'à Adam (1), d'après l'évangile de Luc, ou plutôt de Paul, et sur quel document est établie cette généalogie !

Je ne suis pas le premier, d'ailleurs, qui ait montré Jésus comme un disciple des Bouddhistes. Le cardinal Nina m'a dit à Rome, que les archives de la basilique de Saint-Pierre possèdent plusieurs manuscrits, trouvés et apportés par des missionnaires à Rome ; deux d'entre eux présentent Jésus comme disciple des bouddhistes. Dans un ouvrage qui paraîtra prochainement, je m'expliquerai à ce sujet et l'on verra que ce n'est pas moi qu'il faut attaquer, mais bien ceux qui, ayant accaparé le droit religieux, empêchent le triomphe de la vérité sur l'Homme-Dieu, qui nous appartient à tous.

Veuillez agréer, etc.

NOTOVITCH.

---

(1) L'évangile de Luc dit que Jésus était fils de David.
Note de la Rédaction.

Voici le texte de la lettre qu'adresse M. Notovitch au *Daily News* :

Monsieur le Directeur,

Permettez-moi, en faisant appel à votre impartialité bien connue, de vous demander de vouloir bien insérer cette lettre dans votre journal universellement estimé.

Dès l'apparition de mon ouvrage *la Vie inconnue de Jésus-Christ*, tous les représentants des différentes Eglises chrétiennes, à quelle secte qu'ils appartenaient, m'ont attaqué personnellement, sans s'être même donné la peine de lire le récit bouddhique de la vie de Jésus-Christ, d'après lequel on voit que la grande figure de Jésus est défigurée par l'Eglise catholique.

J'ai dédaigné ces critiques empreintes d'un cléricalisme un peu trop partial, je leur pardonne, car « ils ne savent ce qu'ils font. »

Mais, prêtres et missionnaires, ne se sont pas contentés de jeter l'anathème contre moi. L'un deux, le missionnaire Schawe, de la mission morave, à Leh, m'accuse particulièrement de n'avoir jamais mis les pieds à Leh, d'être totalement inconnu dans le Ladack, où, affirme-t-il, on n'a jamais entendu dire qu'un Européen malade ait séjourné ; il ajoute aussi que la langue pali ne se parle pas dans ce pays, etc., etc.

Au cours de mon ouvrage, je dis à plusieurs reprises que les documents que je livre au public ont été traduits en langue thibétaine, à Lassa, et apportés de là au couvent Himis. Voici d'ailleurs quelques extraits qui permettront de s'en rendre compte (page IV de la préface) :

« Je profitai de mon court séjour parmi les lamas « pour obtenir le consentement du lama en chef à « ce qu'on me fit apporter de la bibliothèque, les ma- « nuscrits relatifs à Jésus-Christ et, aidé de mon « interprète qui me traduisait la langue thibétaine, je « notai soigneusement sur mon carnet ce que le « lama me lisait. »

Pages 143-144 :

« Des rouleaux, apportés de l'Inde à Nepal et de « Nepal au Tibet, relatifs à l'existence d'Issa, sont « écrits dans la langue pali et se trouvent actuelle- « ment à Lassa ; mais une copie en notre langue, « je veux dire dans la langue thibétaine, existe chez « nous. »

Pages 236-237 :

« Les deux manuscrits dans lesquels le lama du « couvent Himis m'a lu tout ce qui avait trait à « Jésus, forment des recueils de copies diverses écrites « dans la langue thibétaine, traductions de quelques « rouleaux appartenant à la bibliothèque de Lassa « et apportés de l'Inde, de Nepal et de Maghada, « vers l'an 300 après Jésus-Christ, dans un cou- « vent construit dans le mont Marbour, près de la « ville de Lassa, et où réside à présent le Dalai- « Lama.

« Ces rouleaux étaient écrits dans la langue pali, « que certains lamas étudient encore maintenant, « afin de pouvoir faire des traductions en dialecte « thibétain. »

On en peut tout d'abord conclure que M. Schawe a tort de me faire des reproches de choses que je n'ai jamais dites. Pour le reste, je vous envoie la copie des documents qui vous prouveront surabondamment que les autres chefs d'accusation de ce missionnaire, se réduisent à néant et que je suis fort bien connu du gouverneur du Ladak, de la population du Thibet, du gouvernement de Kashmire et, enfin, du médecin de Leh, qui m'a soigné au cours de mon séjour à Leh.

M. Schawe paraît, en outre, fort surpris que l'existence de ces documents bouddhiques ait échappé pendant si longtemps aux investigations des missionnaires qui ont fréquenté le Thibet.

Ce à quoi je répondrai, que les missionnaires, pour être en bons termes avec la population, n'en sont pas moins fort mal vus des lamas des couvents, qui les considèrent comme des ennemis venus au Thibet pour leur arracher leurs fidèles et les convertir en une religion de création toute récente et où, d'ailleurs, le souffle des théories bouddhistes se fait encore sentir. Les lamas se montrent très défiants à l'égard des missionnaires, et il n'est pas étonnant qu'ils ne leur aient communiqué aucun document, leurs relations mutuelles n'étant pas empreintes d'une très grande franchise.

Qui m'assurera, en outre, que les missionnaires, capables de lancer des accusations qui ne reposent sur rien de sérieux (je viens de les démentir, textes en mains), n'ont pas enlevé eux-mêmes les documents dont j'ai vu les copies au monastère d'Himis ? C'est là une pure supposition de ma part, mais, si elle est vraie, on a fait disparaître les copies, et les originaux sont demeurés à Lassa avec les autres copies qu'en peuvent posséder les différents couvents.

Je me propose de partir à la fin de cette année pour le Thibet, afin d'y rechercher les documents originaux ayant trait à la vie de Jésus-Christ. J'espère réussir dans cette tâche, malgré le désir des missionnaires, pour qui je n'ai jamais cessé, d'ailleurs, de professer le plus profond respect.

Veuillez agréer, etc.

NOTOVITCH.

M. Notovitch, pour montrer, contrairement aux assertions de M. Schawe, qu'il avait réellement séjourné à Leh et au Thi-

bet, nous a envoyé les copies des lettres du gouverneur de Ladak, Pandit Surajbal, à M. Marx, médecin à Leh, datées de 1887 et recommandant le voyageur ; de MM. Peychaud et Fabre, Français employés au service de Maharadja du Cashemir, datées de la même époque, du gouvernement de Srinagar, etc.

L'Intermédiaire des chercheurs et curieux.

Un nouveau journal vient de paraître à Charleroi (Belgique), dirigé par M. Caussin, très spécial pour la région dont il représente la fédération des groupes. Titre : *La Vie d'outre-tombe*. On ne peut qu'encourager dans cette voie d'émulation pour le bien, la paix et la consolante vérité de l'audelà, la population ouvrière du bassin de Charleroi. Les hommes d'ordre et de devoir font alliance en ces lieux au nom de la vérité. Conscience, devoir et foi, telle est leur devise. Les communications publiées sont à la portée des débutants spirites par leur pure morale qui calme les consciences et par leur extrême simplicité. « Laissez venir à moi les petits enfants » a dit Jésus. Le Sauveur a dit cela en manière de symbole pour les bonnes âmes qui mettent au dessus de tout la loi d'obéissance et de soumission à la Volonté Créatrice que nul ne peut approfondir, mais que tout manifeste dans la marche du monde.

La fraction de peuple ouvrier qui donne son cœur à Dieu fait bien de meilleure besogne, en verité, que celle qui veut en savoir plus que Dieu ou le supprime de ses affections.

Le poète mystique Jules Bois, dans son deuxième drame ésotérique *La Porte héroïque du ciel* (dessins d'Antoine de La Rochefoucauld, prélude d'Erik Satie), annonce à l'encontre d'Ibsen et de Nitsche, le dénouement de l'intellectuel et du poète vers les foules. Jésus y transmet au futur rédempteur la mission que lui n'a pu achever ; loin des lâchetés solitaires ou des orgueils dominateurs, l'Homme Régénéré, messie dédaigneux d'un individualisme égoïste, ne veut entrer au ciel que par la porte des précipices, et il choisit le chemin de la Terre et de l'Enfer afin d'entraîner à sa suite les faibles et les désespérés dont il fera des élus.

M. Jules Bois a continué dans cette œuvre moderne le symbolisme traditionnel et vivant des anciens drames sacrés,

Librairie de l'*Art Indépendant*,
11, rue de la Chaussée-d'Antin.

" Le Voyage de Louli "

Un livre à clef. — L'histoire d'une princesse égyptienne. — Le roman de Jean Darcy

Les amis de la *Lumière* ont été bien surpris de lire partout cette annonce dans le courant du mois de juin dernier :

« Un de nos confrères dont le masque cache mal un visage de jolie femme, Jean Darcy, sagace critique dramatique du *Jour*, publie le *Voyage de la princesse Louli*.

Qu'est-ce que cette princesse qui voyage sur les mêmes routes qu'en ce moment M. Pierre Loti, mais sans caravane formidablement armée, sans carabines à répétition, sans flûtistes nocturnes ; c'est une princesse égyptienne très authentique, très riche, mais très malheureuse, de qui l'histoire est bien connue en Orient. Elle était moins connue dans nos pays ; et l'on saura un gré infini à Jean Darcy de nous l'avoir contée avec tant de charme, dans un livre orné d'un admirable Dagnan-Bouveret — le portrait de Louli — *louli* veut dire *perle* en arabe. »

La *Lumière* a cherché à approfondir ce mystère. Il nous a été ainsi donné d'apprendre que l'auteur en question, qui a pris le nom de notre administrateur fondateur, le pseudonyme d'Adolphe Grange, c'est la très distinguée et très inspirée Madame Charles Laurent, femme de notre éminent confrère du *Jour*.

La tyrannie des éditeurs

Nos lecteurs savent que les livres se vendent de plus en plus mal. Ils savent encore qu'il y a assez longtemps déjà un syndicat d'éditeurs fut formé en vue d'empêcher certains libraires détaillants de vendre les ouvrages au-dessous des prix marqués, sauf un rabais invariable et consenti d'avance par les éditeurs eux-mêmes. Nous nous exprimerons plus clairement en disant que pour le volume à 3 fr. 50, par exemple, lequel est le type le plus répandu de nos ouvrages de librairie, le rabais est de 75 centimes. Les libraires ont donc le droit de le livrer à 2 fr. 75, et c'est ce qui se fait un peu partout aujourd'hui.

Mais quelques industriels prétendent — et ils ont, selon nous, absolument raison — qu'ils ont le droit de vendre les livres au prix qui leur convient et que l'éditeur n'a plus rien à voir dans leurs affaires lorsqu'il leur a facturé les ouvrages qu'ils lui ont demandés. Contre ces prétentions, le syndicat des éditeurs emploie une mesure des plus rigoureuses. Il empêche tout simplement les libraires réfractaires au règlement de s'approvisionner désormais. Ces temps-ci deux libraires parisiens se sont vus ainsi

mettre en interdit. D'où une grande agitation qui pourrait bien aboutir à un procès.

La tyrannie des éditeurs semble tout à fait inacceptable. Ils n'ont en vue que leurs intérêts propres. Ceux des libraires comptent bien aussi ; sans parler de ceux du public qui sont, au fond, assez respectables. Il faut abolir le règlement et revenir au système de la liberté qui est le meilleur de tous.

Travaux du premier Congrès national pour le libre exercice de la médecine, 9 fascicules in-18. Prix : 12 fr. le cent, 20 centimes l'exemplaire, à la *Librairie du magnétisme*, 23, rue Saint-Merri, Paris.

I. *Compte-rendu des Travaux du Congrès.*

II. — *Rapport au Congrès* sur les travaux de la *Ligue*, par H. Durville, *délégué* du Comité.

III. — *Thèse sur le libre exercice de la médecine*, soutenue en faveur de l'humanité souffrante, par le Dr G. de Messimy.

IV. — I. *La liberté de tuer, la liberté de guérir.* II. *Le Magnétisme et l'Alcoolisme*, par G. Fabius de Champville.

V. — *La liberté de la médecine.* II. Pratique médicale chez les modernes, par Rouxel.

VI. — *Le Magnétisme et la maladie sociale*, par Bouvéry.

VII. — II. *Le libre exercice de la médecine réclamé par les médecins.* II. (Documents divers, correspondance).

VIII. — I. *L'art médical*, par Daniaud. — II. *Note sur l'enseignement et la pratique de la médecine en Chine*, par un lettré Chinois. — III. *Extrait de la Correspondance* — IV. *Articles de Journaux.*

IX. — *Sur un cas d'internement arbitraire*, par Mme Deronzier.

L'ensemble de ces travaux montre sous un jour tout nouveau les avantages du libre exercice de la médecine, comme elle est pratiquée en Angleterre, en Allemagne, aux Etats-Unis et dans plusieurs cantons de la Confédération Suisse.

Etrange phénomène céleste

Le *Petit Journal* du 13 août relate un phénomène du 12 août :

« Ce matin, vers trois heures et demie, un détachement du 2e pontonniers, composé d'un adjudant, de cinq fourriers et d'une quinzaine de pontonniers, se trouvait sur la route de Paris aux environs de Seiches, localité située à vingt kilomètres d'Angers, lorsqu'il a été témoin d'un étrange phénomène céleste.

L'adjudant, qui était monté sur sa bicyclette, était à vingt mètres de ses hommes. Le reste du détachement chantait en chœur pour égayer sa marche de nuit. La température était parfaitement sereine. Les étoiles scintillaient dans un ciel sans nuages.

Tout à coup, et sans percevoir aucun bruit, une vive lueur se produit, très courte, mais aveuglante en quelque sorte. L'adjudant tombe plutôt qu'il ne descend de sa machine ; les hommes cessent de chanter. Alors ils aperçoivent dans le ciel, à moitié distance de l'horizon et du zénith, dans la direction du Nord, une longue traînée lumineuse, le haut penché vers l'Est, semblable à la comète de 1881, sauf que les formes de la première étaient plus rectilignes. Pendant une minute ils purent admirer cet étonnant spectacle ; puis tout d'un coup tout disparaît et trois ou quatre étoiles filantes se dispersent à droite et à gauche, partant successivement à de très courts intervalles du noyau lumineux.

L'éclair qui les a surpris au début, a été de très courte durée. La traînée lumineuse ne donnait pas de clarté. De retour à Angers ils ont rédigé et signé la relation de cet étrange phénomène. »

SOUSCRIPTION PERMANENTE

Pour l'œuvre de la « Lumière »

Liste du mois de juillet 1894

M. Clavel, 20 fr. — Mme Nancy-Detrois, 2 fr. 50. — Mme Bonne, 5 fr.

Pour le soulagement de la misère

Un ami de la *Lumière*, 10 fr. — Mme Bonne, 5 fr.

La *Lumière* s'est attachée à apporter de légers soulagements à de grandes infortunes cachées. Elle est loin de faire le bien qu'elle voudrait et souvent il nous faut voir succomber à la peine, des déshérités fort intéressants. La générosité n'est pas brillante, tant pour l'œuvre de propagande que pour les malheureux, et mille promesses tombent dans l'eau. La charité publique s'exerce aussi d'une manière déplorable. Voici un exemple de l'incurie de la philanthropie française : Un frotteur âgé de 70 ans, affligé d'une hernie, tout seul dans la vie par veuvage, n'a pu réussir à être admis dans une maison de vieillards. L'assistance lui donne 3 fr. par mois ; la *Lumière*, où il travaille depuis des années, aux parquets quelques courts instants une fois par semaine, ne saurait lui suffire, même en doublant son salaire des meilleurs jours.

Telle est la vie et pourquoi nous prions. Nous sommes mendiants pour nos pauvres, puisse-t-on nous écouter un peu plus !

Nous recevrions avec reconnaissance, quelques chemises d'homme de taille grande, ou l'argent pour en acheter.

PHOTOGRAPHIES QUI VIENNENT DE PARAITRE

à l'intention des amis de LA LUMIÈRE *qui en font la demande*

Lucie Grange, format visite, albumine *Franco*	2 fr. 25
id. format album, albumine......	4 fr. 50
id. format grand-salon, albumine	9 fr. 50
id. en platine, petit format spécial, d'une exécution très fine pour les connaisseurs. C'est la même pose que celle du grand-salon....................	4 fr. 50
Adolphe Grange, en platine, petit format. Fine reproduction de carte visite un peu augmentée......................	4 fr. 50

Nous recommandons les portraits platine pour leur finesse et leur inaltérabilité, malgré leur différence de prix du double sur les autres. Nous devons cependant dire que tous sont également bien faits en leur genre. Le portrait grand-salon de Lucie Grange est très apprécié. Tous sont d'une ressemblance parfaite.

Le Gérant, Alexandre Charle.

Bourg, typ. et lith. E. Bertéa, rue des Bons-Enfants, 17